

Ex Machina Réflexions

Guillaume Potvin

Number 297, July 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78759ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Potvin, G. (2015). Review of [Ex Machina : réflexions]. *Séquences : la revue de cinéma*, (297), 13–13.



Ex Machina Réflexions

Le premier long métrage d'Alex Garland est à l'image de son héroïne robotisée; épuré, sophistiqué, mais surtout trompeur car, sous la surface polie de sa mise en scène et au-delà de son suspense bien huilé, **Ex Machina** cache rien de moins qu'une fable philosophique contemplant la nature humaine.

Guillaume Potvin

Si les dernières années ont permis à J.J. Abrams de se hisser comme champion du cinéma de science-fiction à grand déploiement, force est de constater qu'Alex Garland a plutôt assuré la pérennité de sa tangente plus sobre et cérébrale. Ses scénarios précédents, **28 Days Later**, **Sunshine** et **Dredd** (si seulement le *remake* de **RoboCop** lui avait été confié!), démontraient sa prédilection pour le genre tout en prouvant la polyvalence de son ton. Ce passage derrière la caméra s'annonçait donc fort prometteur. Et ça ne déçoit pas.

Réduit à sa plus simple expression, **Ex Machina** est un triangle amoureux. Le brillant jeune codeur Caleb est invité à visiter le centre de recherche de son employeur, Nathan, créateur et PDG de *Blue Book*, un puissant moteur de recherche. Dans son laboratoire tout de verre miroitant et de pierre brute, isolé dans la nature alaskienne, Nathan révèle à Caleb la véritable raison de son séjour: tester Ava, une intelligence artificielle de son invention. C'est elle qui complétera – et compliquera – leur trio.

Car Nathan a doté Ava d'un corps mécanique et l'a programmé pour être du genre féminin. Qu'il s'agisse de ses courbes élégantes ou de sa douceur immaculée, son apparence physique reflète le désir machiste de son créateur de créer la « femme parfaite », docile, soumise. D'ailleurs, elle n'est qu'un prototype parmi tant d'autres modèles qu'on devine conçus pour des marchés différents. Nathan, au fond, n'est rien d'autre qu'un proxénète roboticien. On détecte ici une allégorie caricaturale du pouvoir patriarcal, celui qui conditionne, qui *programme* les individus à perpétuer les rôles de genres.

Ainsi, la transparence partielle d'Ava – ses membres translucides laissent voir sa mécanique interne – induit en erreur. La visibilité de ses entrailles cybernétiques amplifie l'illusion de sa servitude totale. Mais le corps de la gynode, même s'il était complètement limpide, ne pourrait révéler ce qui cogite véritablement dans son cerveau artificiel. La question n'est donc pas de savoir si Ava pense ou non – cela est évident –, mais bien si elle est *libre* de penser et, si c'est le cas, à quoi pense-t-elle?

Une fois disposés sur l'échiquier, Nathan, Caleb et Ava s'engageront dans une série d'habiles jeux de transparences, de reflets et de manipulations. Reste à savoir qui est pion, fou ou reine? Sans compter que les règles de tout jeu peuvent être brisées. Oscillant entre nonchalance et menace, Nathan est celui qui détient toutes les clés, littéralement et figurativement, de leur

huis clos sartrien. Caleb s'imagine naïvement comme le preux chevalier devant sauver Ava de Barbe Bleue.

Ce qui frappe dans **Ex Machina**, c'est son minimalisme. Minimalisme formel: Garland accomplit beaucoup avec peu; l'atmosphère étouffante du laboratoire est largement due aux cadrages, au rythme du montage et à la trame sonore. Et narrativement minimal car les rebondissements d'intrigue peu inspirés sont relégués au second plan par la richesse des dialogues. Ce qui n'est pas minimal toutefois, c'est la variété des idées abordées. On traite, au passage, de sujets aussi fascinants que le *big data* accumulé par les dispositifs de cybersurveillance ou la philosophie du *action painting*. Mais ce qui traverse le film, c'est la condition de la femme et la possibilité de son émancipation.

Ex Machina trouve un équilibre intéressant entre la perpétuation et la subversion des stéréotypes de genres.

En ce sens, **Ex Machina** trouve un équilibre intéressant entre la perpétuation et la subversion des stéréotypes de genres. Son fonctionnement dépend fortement du plaisir scopophilique provoqué par ces plans où nous observons les gestes sensuels d'Ava. Or, la mise en scène de Garland suggère que l'observation n'est pas unilatérale. Les machines nous scrutent aussi, mais leur pulsion scopique est différente de la nôtre, moins sexuelle qu'analytique, fascinée par les comportements de leurs oppresseurs humains. Notre propre regard est donc remis en question.

Jurassic Park prophétisait « *Life finds a way.* » Peu importe les mesures prises – clôtures électrifiées, population animale exclusivement femelle, etc. –, la vie demeure une force indomptable. Le constat d'**Ex Machina** est semblable; Alex Garland signale que « *Women will find a way.* ». La sexualité d'Ava est artificielle, programmée, mais qu'en est-il de son instinct de survie? Si le rôle de « femme » lui a été imposé de force, sa libération peut-elle être atteinte autrement qu'en devenant « femme fatale »?

Cote: ★★★½

■ **Origine:** Grande-Bretagne – **Année:** 2015 – **Durée:** 1 h 48 – **Réal.:** Alex Garland – **Scén.:** Alex Garland – **Images:** Rob Hardy – **Mont.:** Mark Day – **Mus.:** Ben Salisbury, Geoff Barrow – **Son:** Glenn Freemantle – **Dir. art.:** Katrina Mackay, Denis Schnegg – **Cost.:** Sammy Sheldon – **Int.:** Domhnall Gleeson (Caleb), Oscar Isaac (Nathan), Alicia Vikander (Ava), Corey Johnson (Jay), Sonoya Mizuno (Kyoko) – **Prod.:** Andrew Macdonald, Allon Reich – **Dist. / Contact:** Métropole.